

pe à l. A.
C. S. Reinach.

à l'attention de M. Girard.

P. Girard

SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE
—
DISCOURS
DE M. PAUL GIRARD

PRÉSIDENT SORTANT

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 5 JANVIER 1916



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

Bibliothèque Maison de l'Orient



135826

SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE
—
DISCOURS
DE M. PAUL GIRARD

PRÉSIDENT SORTANT

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 5 JANVIER 1916



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Dans la séance du 5 janvier 1916

Par M. PAUL GIRARD, président sortant.

« Messieurs,

« Si les honneurs sont souvent une charge que l'on quitte sans regret, je n'en dirai pas autant de la présidence de notre Société. Ce fardeau que j'appréhendais, que je voyais avec crainte se rapprocher de moi un peu plus chaque année, me semble aujourd'hui avoir si légèrement pesé sur mes épaules, que, près d'en être libéré, je ne puis me défendre de quelque mélancolie, tant votre bienveillance a su me le rendre agréable. Confiné dans des études auxquelles vos entretiens font généralement peu de place, étranger à ces recherches sur le moyen âge sur lesquelles s'édifient la plupart de vos travaux, j'ai le sentiment de vous avoir plus d'une fois étonnés par mon ignorance, à moins que, d'aventure, je ne vous aie désarmés par mon attention. Que d'horizons vous m'avez ouverts, et combien vous m'avez rendu sensible cette vérité, que plus on avance en âge, plus on s'aperçoit qu'on ne sait rien, ou si peu de chose, au regard du champ infini de la science, que ce peu est égal à rien. Je vous remercie pour tout ce que vous m'avez appris, et plus encore, peut-être, pour la manière dont vous me l'avez appris, car, en ces temps de patriotiques angoisses et d'inquiétudes, hélas!

trop justifiées pour des vies infiniment chères, vous avez, avec un amical empressement, répondu à mon appel, secondé mes efforts pour faire que nos séances fussent toujours remplies comme il convient qu'elles le soient. Que ceux qui n'ont pas ménagé leur peine afin que ce but fût atteint, que ceux aussi qui se sont spontanément offerts à animer nos réunions en y prenant la parole, soit pour de brèves observations, soit pour des communications développées, veuillent bien accepter l'expression de ma sincère reconnaissance. Grâce à eux, pendant cette année *terrible*, plus terrible cent fois que celle qui a déjà mérité ce nom dans notre histoire, nous sommes restés fidèles au devoir de toute société savante, qui est de poursuivre avec calme, dans les crises même les plus graves, sa vie scientifique. Une telle conduite porte en elle sa récompense, parce qu'elle est une image de l'ordre, et que l'ordre, où qu'il règne, l'activité raisonnée et volontaire sont encore les meilleurs antidotes contre la dépression morale. J'ajouterai qu'elle est d'un bon exemple, et que, si peu connus que nous soyons de la foule, en ces combles du Louvre où elle ne viendra jamais nous chercher, il n'est pas de maîtrise de soi-même, de stricte observance d'une règle ancienne et vénérable, qui n'ait au dehors son modeste rayonnement. Vous l'avez bien compris, Messieurs, et, en dépit de vos préoccupations civiques ou des deuils de famille qui vous ont brisés, vous avez voulu que tout se passât ici comme à l'ordinaire. Soyez loués pour cette ferme attitude qui vous honore.

« C'est la tâche essentielle de votre président, avant de remettre à son successeur ses éphémères pouvoirs, de rendre hommage devant vous à ceux que nous avons perdus. Il se trouve que la liste, dans cette année douloureuse, en est relativement courte; nous allions même atteindre l'année nouvelle sans qu'aucun de nos confrères, membres résidants, nous eût été ravi, quand la mort sournoise est venu frapper, sinon l'un des plus jeunes, du moins l'un de ceux que sa vigueur apparente semblait mettre à l'abri, pour longtemps encore, d'un tel coup,

notre cher et amèrement regretté Noël Valois. Vous vous rappelez avec quel bagage déjà considérable il sollicita vos suffrages, lorsque, le 9 décembre 1896, il se présenta à la place vacante par le décès d'Eugène de Rozière : une remarquable thèse, soutenue en Sorbonne, sur *Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249), sa vie et ses ouvrages, l'Inventaire des arrêts du Conseil d'État (Règne de Henri IV), Le Conseil du roi aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, qui achevait de mettre en lumière ses précieuses qualités d'historien érudit et pénétrant, et qui lui avait valu, en 1889, le grand prix Gobert, les deux premiers volumes de *La France et le Grand Schisme d'Occident*, tels étaient ses titres à votre choix, et je passe sous silence divers travaux de moindre étendue, mais d'une importance souvent capitale pour l'histoire ou l'histoire littéraire, publiés dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, ailleurs encore.

« A partir du moment où il fut des vôtres, Noël Valois, avec cette conscience et ce haut sentiment du devoir qui le distinguaient, donna à notre Société tout ce qu'il put de son activité et de son temps, et vous n'avez pas perdu le souvenir des études précises et fines qu'il apportait à nos séances. Elles se rattachaient le plus souvent à ses recherches d'histoire, elles étaient le fruit d'heureuses rencontres faites par lui dans les bibliothèques de France ou de l'étranger. Il n'était point, à proprement parler, un antiquaire, c'est-à-dire quelqu'un qui s'est fait une spécialité d'interroger les monuments; ses instruments de travail, ses sources étaient les textes. Il s'en excusait parfois avec une modestie charmante, ce qui ne l'empêchait pas de parler, à l'occasion, en biographe il est vrai, mais aussi en critique éclairé et judicieux, de Jean Fouquet, de François Clouet ou de Fra Angelico. Vous vous souvenez de ce joli mémoire, conduit avec une méthode parfaite, qu'il inséra dans le volume de notre Centenaire et qui a pour sujet un fragment de triptyque, œuvre du maître de Fiesole, ayant fait partie de la collection Timbal avant

d'appartenir à notre confrère. Ce petit panneau de bois peint sur fond or représente le Crucifiement, et dans le personnage agenouillé au pied de la croix, Valois, montrant l'inanité des hypothèses antérieures, reconnaît, avec beaucoup de vraisemblance, le cardinal espagnol Jean de Torquemada, célèbre amateur d'art et frère en religion de l'Angelico, auquel il aurait commandé ce triptyque vers 1447, à Rome, ou peut-être quelques années plus tôt, à Florence. Un goût héréditaire attirait Noël Valois vers la peinture, et s'il n'eût donné à ses travaux une orientation toute différente, il eût probablement écrit sur l'histoire de l'art avec autant de sûreté qu'il écrivit sur l'histoire proprement dite. C'était un esprit singulièrement fin, sans subtilité vaine; vous avez pu le constater dans diverses circonstances. La notice qu'il lut devant vous le 3 mars 1897 sur M. de Rozière, en vertu d'une décision de notre Société qui avait précédé de peu son élection, est un modèle de conscience, de convenance, d'appréciation compétente et délicate du savant et de l'homme auquel il succédait. Quand plus tard, à l'Académie des Inscriptions, il eut à faire l'éloge de l'helléniste Jules Girard, dont il occupait le fauteuil, ce furent les mêmes qualités de psychologie déliée qu'il mit en œuvre, et on le vit aussi à l'aise sur ce terrain, qui lui était moins familier, que sur celui de l'École des chartes. Il excellait à faire revivre une figure, qu'elle appartint à l'époque contemporaine ou au moyen âge, et peignait un caractère de notre temps du même pinceau large et habile dont il ressuscitait un Jacques de Thérines, un Jean Rigaud, ou ce Jacques Duèse qui fut pape sous le nom de Jean XXII, et dont l'activité fougueuse et clairvoyante, autoritaire, impitoyable à l'hérésie a suggéré à notre confrère l'un des plus beaux et des plus vivants portraits qu'il ait tracés. Ses excellentes études avaient fait de lui un humaniste qui ne plia jamais sous le poids des documents, et dont la plume savait rendre, sans qu'il parût lui en coûter, à la réalité proche ou lointaine sa forme et sa couleur. A ses peintures se mêlait volontiers une pointe d'humour

qui ne surprenait que ceux qui le connaissaient mal. L'année du Centenaire, il était secrétaire de notre Compagnie, et vous avez encore présent à la mémoire le tableau qu'il déroula sous vos yeux de son histoire, depuis les temps héroïques de l'Académie celtique jusqu'à nos jours; des applaudissements unanimes accueillirent ce spirituel morceau, dont la gaieté alerte et malicieuse contrastait quelque peu avec la solennité du lieu, lequel n'était autre que le grand Salon Carré du Musée du Louvre, mis obligeamment à la disposition de notre Société par le directeur des Beaux-Arts d'alors, le directeur actuel des Musées nationaux.

« Mais tout cela, pour Valois, n'était que l'accessoire; le principal, le fonds, c'étaient ses grands travaux historiques. Engagé dans l'examen de l'une des plus redoutables épreuves qu'ait eu à subir la papauté, il ne pouvait s'arrêter en chemin, et il n'y songea pas. Le tome III et le tome IV et dernier de son magistral ouvrage sur *La France et le Grand Schisme d'Occident* sont de 1901 et de 1902. Le 23 mai 1902, l'Académie des Inscriptions l'admettait au nombre de ses membres ordinaires. Je ne puis me permettre d'exprimer une opinion sur cette œuvre importante. Ce qui y apparaît aux yeux d'un profane, c'est la lumineuse ordonnance d'une matière aussi complexe que l'histoire de ces quarante années d'un trouble profond dont souffrit la chrétienté tout entière. On demeure confondu de la puissance de cet esprit clair que n'accablent ni la masse ni la contradiction des témoignages, qui les domine, les contrôle, les juge et les emploie au mieux de ses intérêts, qui sont ceux de la vérité. Mais quel acquis et quelle spécialisation, si l'on peut dire, universalisée par un lent effort, suppose un pareil travail! Quelle méthode apprise dès les jeunes années et dont on a gardé le pli salutaire! Quel solide jugement pour établir les responsabilités, pour les répartir équitablement entre les acteurs religieux et laïques de ce long drame d'où sortit momentanément diminuée l'autorité du Saint-Siège, sans profit, à ce qu'il semble, pour le pouvoir séculier! Il ne m'appar-

tient pas d'assigner à Noël Valois une place parmi nos historiens; d'autres, plus autorisés, se chargeront de le faire; mais je ne pense pas être contredit si je déclare que le *Grand Schisme d'Occident*, l'*Histoire de la Pragmatique Sanction de Bourges sous Charles VII* (1906), *Le pape et le concile*, en deux volumes (1909), le mettent au premier rang des savants français qui se sont fait de nos jours une spécialité de l'histoire religieuse. Son inlassable activité n'était point, pourtant, satisfaite. Le trente-quatrième volume de l'*Histoire littéraire de la France*, distribué peu de jours avant sa mort, lui est dû en grande partie, et il contient, en dehors de quelques monographies assez courtes dont il est l'auteur, la belle étude à laquelle j'ai fait allusion sur Jean XXII, dont les 239 pages in-4^o représentent l'équivalent d'un livre, et quel livre! le plus captivant.

« Je ne veux pas revenir sur l'homme qu'était notre confrère; je l'ai rapidement et très imparfaitement esquissé ici même sous le coup de l'émotion de sa fin imprévue¹. Qu'il me soit permis, cependant, de rappeler que si, chez lui, le talent avait plusieurs faces, le caractère n'en avait qu'une : il était d'une droiture qui, dès l'abord, inspirait la confiance et ne tardait pas à conquérir l'affection. Sa chaleur naturelle se tempérant de réserve, mais *tempérer* est un terme impropre : sa réserve n'était qu'un voile qui masquait l'éclat de ses sentiments sans en atténuer l'ardeur; la flamme contenue jaillissait parfois, surtout au temps de sa jeunesse. Avec les années s'était élevée et élargie sa conception de la vie; il était un conseiller très sûr, qui eût été de plus en plus écouté. Si les différentes sociétés savantes dont il faisait partie ont perdu en lui un de leurs représentants les plus éminents pour le savoir et le labeur scientifique, je ne crois pas m'avancer trop en affirmant que l'épreuve tragique que nous traversons l'avait encore grandi intellectuellement et moralement, et qu'il eût été l'un de ceux qui contribueront efficacement, ne serait-ce que par la seule vertu de l'exemple, à refaire la France de demain.

1. *Bulletin*, 1915, p. 269.

« A cette perte si sensible s'ajoute pour nous, Messieurs, celle de quelques-uns de nos correspondants nationaux ou étrangers. Le trouble général dans lequel s'est écoulée l'année qui vient de finir, la difficulté des communications internationales me rendent, je l'avoue, quelque peu suspecte la brève nomenclature que j'ai entre les mains; je souhaite bien vivement que des révélations ultérieures ne viennent point l'amplifier.

« Mgr Douais, mort évêque de Beauvais, n'était encore que l'abbé Douais lorsqu'il prit rang parmi nos correspondants nationaux le 3 avril 1889. Il était, à cette époque, attaché comme professeur d'histoire à l'Institut catholique de Toulouse et venait d'être honoré, au concours des Antiquités de la France, d'une « mention » pour la découverte et la publication qu'il avait faites, deux ans plus tôt, du cartulaire de l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse (844-1200), perdu au milieu des registres d'une paroisse où personne n'avait eu l'idée de l'aller chercher. C'était un curieux, ami des vieux livres, attentif aussi aux trouvailles de l'archéologie locale. On lui doit diverses études sur l'histoire des Albigeois, sur l'Inquisition dans le midi de la France, sur l'organisation des Frères Prêcheurs au xiii^e et au xiv^e siècle. Dans toutes les sociétés qui l'avaient appelé à elles, il déployait une activité infatigable. Il fut secrétaire général de la Société archéologique du midi de la France et comptait parmi les membres de la Société de l'histoire de France. Ceux qui l'ont connu ont conservé le souvenir de son optimisme bienveillant, qui s'était mué, dans ces derniers temps, en bonté agissante et ferme. Devant les maux qu'il vit fondre sur notre pays, « son cœur — j'emprunte les paroles d'un de ses panégyristes — ne céda pas, mais ce fut sa santé. Soutenant son clergé, « ses fidèles, tout son peuple souffrant, par la vertu d'un « esprit averti par la science, éclairé par la foi, gardant « jusqu'au bout le sourire de l'espérance, il mourut¹. »

« M. Auguste Rey, l'un de nos correspondants, depuis

1. Henry Cochin, *Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France* (18 mai 1915).

1900, pour le département de Seine-et-Oise, n'était point, pour beaucoup d'entre vous, un inconnu. Beau-père de notre ami Bernard Haussoullier, de l'Académie des Inscriptions, s'il assistait rarement à nos séances, il vous y lut un jour un savant travail que vous n'avez pas oublié et qui figure dans le tome X de la septième série de nos *Mémoires*. C'est une étude sur le tombeau des Poncher, de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, sujet maintes fois traité, mais sur lequel notre confrère répand une lumière nouvelle en affirmant, avec preuves à l'appui, la collaboration de Jacques Bachot, l'un des « imagiers » déjà *italianisants* de l'école de Troyes, à la décoration de ce monument. En parcourant ces pages bourrées de références, et quelques autres, qui les avaient précédées de peu, sur *La fin de Jean de Poncher, petit-neveu de Semblançay*, qui croirait avoir affaire aux divertissements d'un ancien élève de l'École polytechnique et de l'École d'État-major, ayant démissionné pour devenir, à Paris, fondé de pouvoir d'agent de change, profession qu'il exerça pendant près de quarante ans ? Il en était ainsi, pourtant ; Auguste Rey se consolait des chiffres par l'érudition, vers laquelle le portait un penchant naturel, qu'avaient encouragé deux voisins de campagne, ses amis Léopold Pannier et Arthur de Boislisle, le diligent éditeur des *Mémoires* de Saint-Simon. Il a beaucoup écrit, et justement à la campagne, ou inspiré par les séjours qu'il y faisait chaque année, durant la belle saison, au village de Saint-Prix, dont il fut maire, et maire modèle, profondément dévoué à sa commune et volontiers philosopant sur l'administration communale, comme l'atteste un important ouvrage où reparait le polytechnicien économiste qu'il était resté, et qu'il ne cessa d'être en dépit de ses goûts de recherche érudite. Mais c'est par ces goûts et par la façon charmante dont ils se manifestent dans son œuvre qu'il est surtout attachant. Sous le titre modeste de *Notes sur mon village*, il avait publié de nombreux opuscules concernant l'histoire de Saint-Prix et de la région environnante, et c'est une joie de le suivre dans ces récits pleins de choses, soit qu'il y évoque

le passé de la vieille église, soit qu'il y fasse revivre quelques-uns des personnages, hôtes s'attardant ou visiteurs d'un jour de ce coin de l'Ile-de-France, tels que Boileau et M^{lle} de Bertouville, la Silvie, d'après l'auteur, de la célèbre romance, tels encore que les Sedaine, Paul-Louis Courier, la famille Hugo, tant d'autres. Puis ce sont de plus récents souvenirs, ceux de la guerre de 1870, consignés dans le volume intitulé : *Journal et impressions du maire et du curé de Saint-Prix pendant la guerre* ; il s'agit de l'abbé de Gesne et de M. Carlin, l'un des prédécesseurs d'Auguste Rey à la mairie. Laissons cette période trop voisine de nous pour ne considérer que les époques antérieures : c'est là vraiment qu'apparaissent les services rendus par M. Rey à la petite histoire, à celle qui ressuscite les petites patries. Il prenait visiblement à ces résurrections un très vif plaisir ; cela perce dans son style, souvent spirituel, et dans sa minutie de généalogiste scrupuleux. C'était un homme d'un commerce agréable et sûr ; il représentait éminemment parmi nous cette classe d'amateurs qui cherchent dans la science un délassement à des occupations plus pratiques et plus lourdes, qui voient dans le labeur purement intellectuel une noblesse et auxquels nous ne saurions faire trop d'accueil.

« Le capitaine Engelhard nous appartenait depuis 1907 en qualité de correspondant national dans l'Eure. Fils d'un commandant de la garde impériale, petit-fils d'un grognard de l'Empire, il était destiné à devenir un soldat. Il le devint et franchit rapidement les degrés de la hiérarchie. Quand éclata la guerre actuelle, déjà miné par l'affreux mal qui devait l'emporter, il ne put y prendre part. Son patriotisme en souffrit cruellement. Il s'en dédommageait comme il pouvait, en parlant, en écrivant ; il était poète, et ses origines alsaciennes l'attachaient passionnément à l'idée de la revanche. Parmi de nombreuses poésies, il a laissé un manuscrit, le *Cahier de la Revanche*, où se trahissent ses regrets et ses espérances. Les hasards de sa carrière l'ayant amené à faire un assez long séjour à Lisieux, ce fut là qu'il se découvrit une sorte de vocation

pour les recherches historiques. On lui doit un intéressant travail sur l'évêque Cauchon et son prétendu repentir après la condamnation de Jeanne d'Arc, ainsi qu'un grand nombre d'articles publiés, pour la plupart, dans des périodiques locaux, *Les événements de 1572 à Lisieux*, *Les chanoines-comtes de Lisieux*, *Voyage de François I^{er} en Normandie*, *Jeanne d'Arc et la critique contemporaine*, etc. Les circonstances et sa santé lui ayant refusé le bonheur de servir son pays par l'épée, il le servit par la plume; c'était trop peu pour ses désirs; c'est assez pour le devoir, et cela suffit.

« Ceux de nos correspondants que nous avons perdus à l'étranger sont, à ma connaissance, MM. Unger, Helbig, Garofalo et Polivanoff.

« Le premier avait été admis dans notre Société en 1871, le 28 juin, sur un rapport de M. Michelant, contresigné par le vénérable Émile Egger. Cette date et ces noms nous reportent à des temps lointains, que les événements se sont chargés de rapprocher étrangement de nos pensées. Professeur à l'Université de Christiania, M. Unger était notre unique correspondant en Norvège. Je n'ai pas à rappeler ici sa longue carrière scientifique, remplie en majeure partie par des travaux relatifs à l'ancienne littérature de son pays. Qu'il me suffise de mentionner, parmi ses œuvres les plus importantes et qui nous intéressent le plus spécialement, l'édition qu'il donna, en 1860, de la *Karlsmagnus-Saga*, dans un programme de l'Université de Christiania. Il était, de l'aveu des juges compétents, un des savants étrangers qui connaissaient le mieux notre littérature du moyen âge et mérite à ce titre notre sympathie.

« Helbig, dans l'archéologie classique, était une grande figure. Tout jeune, a-t-il conté lui-même, il s'était montré collectionneur, épris d'observation, de classification, s'essayant sur les plantes, les minéraux, les fossiles, avant de passer aux monuments de l'art grec, étrusque et romain. Il possédait une qualité plus rare qu'on ne le pense chez ceux qui s'occupent d'études archéologiques : il savait

voir, et comme ses connaissances étaient infinies, son cerveau ressemblait à une encyclopédie vivante où l'antiquité se trouvait répartie avec ordre dans autant de cases qu'il en fallait pour la contenir presque tout entière. Après de fortes études à l'Université de Göttingue, où il eut pour maîtres Sauppe et Curtius, puis à celle de Bonn, où il connut Otto Jahn et Welcker, il fut envoyé à l'Institut archéologique de Rome, et, dès ce moment, l'Italie fut sa seconde patrie. Attaché à la direction de l'Institut, qui avait alors à sa tête un homme aimable et réservé, d'une parfaite courtoisie, Henzen, admis dans la haute société romaine, élu membre de l'Académie des Lincei, c'est à Rome qu'il est mort, à soixante-seize ans, dans sa villa du Janicule, après une carrière traversée de bien des difficultés, mais étonnamment féconde. Je n'énumérerai pas ses multiples travaux. On y peut distinguer deux principaux groupes : ceux qui ont pour objet la peinture campanienne et ceux vers lesquels l'orientèrent les découvertes de Schliemann à Mycènes. C'est au second groupe qu'appartient son ouvrage capital, *L'épopée homérique expliquée par les monuments*, dont la première édition parut en 1884, en allemand; une deuxième suivit en 1887; une traduction française, présentée au public par notre confrère, M. Collignon, fut publiée à Paris en 1894. Helbig en préparait laborieusement une troisième, qu'il n'acheva pas; l'art compliqué de la préhistoire de la Méditerranée orientale, le doute des esprits devant les problèmes qu'il soulève, l'incertitude, en somme, des résultats auxquels conduit une comparaison, impossible à serrer, entre les monuments et les descriptions d'Homère, tout cela, joint à l'âge, avait ralenti son ardeur. L'œuvre n'en restera pas moins comme un admirable essai auquel devront avoir recours tous ceux qui tenteront, par la même voie, d'éclaircir le mystère de l'Épopée; sans elle, peut-être, Reichel n'eût jamais songé à écrire sa belle étude, moins ambitieuse et, partant, plus probante, sur les armes homériques.

« Helbig aimait sincèrement la France, où il s'était fait des amis; il laisse un fils qui combat dans l'armée italienne.

En 1894, il était entré à l'Académie des Inscriptions comme associé étranger, succédant à De Rossi. Vous l'aviez fait des vôtres l'année précédente. La déclaration de guerre lui fut un coup douloureux. Je tiens de mon confrère Salomon Reinach, avec lequel il était lié, qu'il conserva longtemps l'illusion que les États-Unis interviendraient, au besoin par la force, pour prévenir le choc formidable qu'il redoutait.

« M. Garofalo, professeur à l'Université de Naples, est l'auteur de nombreux mémoires sur l'antiquité grecque et romaine. Son ouvrage le plus important est une histoire des Allobroges dans laquelle il remonte aux origines de ce peuple, s'étend sur ses rapports avec les Ligures, les Gaulois, les colons grecs, sur ses destinées au temps de la conquête et de la domination romaines, réunit ce qu'on peut savoir de sa civilisation et de ses mœurs. Il avait publié un travail analogue sur les Helvètes, et divers articles sur les Gaulois de l'Espagne et du Portugal, sur les Celtes de l'Asturie et de la Lusitanie portugaise. La question du cens sous l'Empire romain, particulièrement dans les Gaules, avait aussi sollicité sa curiosité, et on lui doit encore une étude sur la *Population de la Gaule au temps de César* et une *Géographie des Gaules sous l'Empire romain*. Vous voyez l'unité de cette grande et intelligente activité : elle s'était donné pour tâche l'examen de quelques-uns des problèmes qui intéressent nos origines nationales ; elle a donc droit au tribut de notre hommage reconnaissant.

« La nouvelle du décès de M. Polivanoff nous est parvenue par M. le baron de Baye, que la guerre, vous le savez, retient en Russie depuis le début des hostilités. Son Excellence Vladimir Polivanoff, membre du Conseil de l'Empire, grand maréchal de noblesse du gouvernement de Simbirsk, fondateur de la Société des Archives de cette ville, vous est connu par son exploration de la nécropole de Mouranka à laquelle M. de Baye prit part. Il y a près de vingt ans, notre confrère vous en présentait les résultats sous la forme d'une publication luxueusement illustrée

et vous en disait l'intérêt pour l'histoire ethnographique et archéologique de la Russie centrale. M. Polivanoff était un ami de la France qui, par ses initiatives heureuses dans le domaine de la recherche scientifique et du développement de la vie intellectuelle, honorait grandement son pays.

« Il me resterait, Messieurs, me conformant à la coutume, à opposer aux tristesses de l'année les joies ou les fiertés qu'ont pu nous procurer, au cours de ces douze mois, les succès de nos confrères. Mais de ces succès, nous n'en avons point à enregistrer. Les académies, où la mort a frappé comme d'habitude, ont, jusqu'ici, estimé sage et décent d'ajourner toute élection à l'époque encore incertaine où les choses de France seront rentrées, sinon dans l'ordre, du moins dans le repos, et, d'autre part, je l'avoue, je ne me suis pas senti le cœur de feuilleter les palmarès officiels pour y chercher la mention de quelque travail de l'un de vous honoré d'une récompense assurément bien méritée. Ce sont d'autres objets, d'autres actes qui ont attiré mes regards, ce sont les services rendus par plusieurs d'entre vous, les plus jeunes, à la défense nationale, dans les formations sanitaires, dans les états-majors ou même au front. Voilà les rivalités qui conviennent à l'heure présente, et voilà les récompenses qui priment toutes les autres, celles que décerne dans le secret de la conscience la pensée de l'austère ou périlleux devoir accompli simplement. Heureux et dignes d'envie ceux qui l'ont affronté; c'est à ceux-là que vous me permettez aujourd'hui d'adresser nos vives et affectueuses félicitations.

« Mais j'ai tort de dire que j'ai négligé les palmarès. L'un d'eux m'est par hasard tombé sous les yeux, et j'y ai vu citée à l'ordre du jour du dévouement obscur, du sacrifice quotidien la Croix-Rouge française, que préside notre cher et vénéré doyen M. le marquis de Vogüé. Réjouissons-nous de voir cette grande institution figurer sur la liste, toujours trop courte, des prix de vertu, comme pour marquer du sceau de la charité militaire une vie toute de bienfaisance et d'honneur.

« Je dois, en terminant, vous signaler quelques changements survenus dans notre Société. Si Georges Perrot, qui fut le maître de beaucoup d'entre nous et notre ami à tous, n'a pas encore été remplacé, le nombre de nos correspondants, nationaux ou étrangers, s'est légèrement, très légèrement accru : M. Esdouhard d'Anizy nous représentera dans la Côte-d'Or, M. Octave Roger dans le Cher, M. Sixten Strombonn en Suède, à Herserud, près de Stockholm, où il est conservateur du Musée Röhssort. A tous trois je souhaite la bienvenue parmi nous.

« Nous perdons comme trésorier M. Henri Martin, pour le récupérer comme deuxième vice-président. M. Chénon a bien voulu recueillir son héritage, du moins, a-t-il ajouté, jusqu'à la fin des hostilités. Souhaitons que les hostilités finissent le plus tôt possible, et que M. Chénon, après avoir été notre trésorier de la guerre, reste notre trésorier de la paix. Laissez-moi, en attendant, remercier son prédécesseur des dix années d'obligeante assistance qu'il a données à notre Compagnie. C'est grâce à lui que, récemment, à l'exemple des bonnes femmes de France, elle a pu tirer de son bas de laine de quoi souscrire modestement, mais honorablement, à l'emprunt national. Il m'en voudrait de ne pas rappeler que, si c'est sur lui qu'ont pesé tous les soucis de l'opération, toutes les formalités et les interminables attentes, l'idée première en revient à notre cher confrère M. Omont.

« Puisque je suis entré dans la voie des remerciements, je n'aurai garde d'oublier le zèle de M. Espinas à s'occuper de notre bibliothèque et celui des membres de la Commission des impressions à faire en sorte que, malgré les lenteurs inévitables du temps de guerre, nos publications paraissent sans retard excessif. Vous savez tous ce que nous devons, pour la rédaction de notre *Bulletin* et la composition de nos *Mémoires*, à MM. Héron de Villefosse et Michon. J'ajoute qu'envers le premier nous sommes, en plus, redevables cette année des innombrables messages qui, de toute part, et notamment de la Russie et du Canada, nous sont parvenus en réponse à la belle

protestation dont il avait pris l'initiative après le premier attentat, qui devait être suivi de tant d'autres, contre la cathédrale de Reims. Ces sympathies vibrantes d'indignation, envoyées de France ou de l'étranger, nous confirmeraient, s'il était nécessaire, dans le sentiment de la justice de notre cause et fortifieraient notre résolution de venger tous ces vieux monuments, orgueil de notre art et parure de notre territoire, dont les plaies ont été étalées devant vous par plusieurs de nos confrères, en particulier par MM. Jadart et Demaison.

« Messieurs, l'an dernier, Noël Valois, en quittant la présidence, m'enviait le plaisir qu'il escomptait pour moi de célébrer avec vous la victoire de la France et de ses alliés. Nous n'en sommes pas, hélas ! encore là. Mais où trouver plus de raisons d'espérer et de croire que dans ce qui nous entoure ? Sur quel point du globe et dans quelle période de l'histoire du monde a-t-on vu un peuple surpris, sans préparation suffisante, par un adversaire qui, depuis près d'un demi-siècle, méditait son coup de force, se ressaisir après une série d'échecs, attaquer et vaincre, puis, profitant du genre de guerre qui lui était imposé, s'organiser sous le feu, décupler ses moyens d'action, se porter sur de nouveaux et lointains champs de batailles, et, malgré les erreurs et les fautes commises, malgré les défaillances mêmes, tenir en respect l'ennemi, le harceler, l'épuiser, avec une habileté sans cesse accrue par l'expérience et une ténacité, une constance dont, à la veille d'un effort pour lui si nouveau, il se serait jugé lui-même incapable ? N'est-ce pas là déjà une victoire, la victoire remportée sur l'inertie, la légèreté, l'indifférence, la faiblesse, et n'est-ce pas un spectacle inattendu et saisissant offert à tous ces observateurs intimidés du dehors, qui n'osent encore en exprimer leur admiration, mais qui, bientôt, affranchis de leurs craintes, la crieront aux quatre vents du ciel ?

« Il me plaît de finir sur cette espérance et, j'ose dire, cette certitude. J'invite M. Eugène Lefèvre-Pontalis à vouloir bien occuper le fauteuil que je lui cède et M. Émile

Mêle à prendre la place de M. le comte de Loisne, que je remercie de son dévouement et que j'admire pour le courage avec lequel il a continué jusqu'au bout ses fonctions de secrétaire, en dépit du plus cruel des deuils, noblement supporté. »

Extrait du *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1^{re} livraison de l'année 1916.